

Combattre toutes les iniquités; détruire toutes les inégalités sociales; lutter sans trêve jusqu'à l'instauration d'une Société où, par l'égalité de tous les individus, la liberté n'étant plus un vain mot, l'humanité entière vivra harmoniquement. Tel est le but que poursuivent les anarchistes.

L'ORDRE

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les quinze jours

« Notre ennemi,
« C'est notre Maître. »

LA FONTAINE.

ABONNEMENTS :

Un an 3 »
Six mois 1 50
Trois mois » 75

Rédaction et Administration :

36, CHEMIN DE BEAUPUY, 36

LIMOGES

ADRESSER

Tout ce qui concerne la Rédaction : articles, communications, etc., au Rédacteur.

Tout envoi de fonds, abonnements, à l'Administrateur.

La Journée des Masques

Si colossal est le nombre des déguisés et si formidable le poids des hypocrisies sous lequel ploie notre admirable civilisation, qu'il semble, à première vue, impossible de qualifier une journée « La journée des masques ».

C'est tous les jours, en effet, que les parlementaires dissimulent sournoisement sous le pavillon « Intérêt du Pays » l'infecte camelote de leurs intrigues ambitieuses; c'est tous les jours que, affublés de grotesques oripeaux, les prêtres montent à l'autel pour en imposer aux crédules et aux sots par le spectacle impudent de leurs simagrées; c'est tous les jours que les magistrats endossent leur accoutrement professionnel pour interpréter et appliquer tortueusement les prescriptions d'une loi plus tortueuse encore; c'est tous les jours que, posant sur leurs faces de jouisseurs sceptiques le masque d'une compatissance qui n'effleure pas même leur peau de blasés, les riches jouent cyniquement la comédie de la pitié et de la bienfaisance; c'est tous les jours que les patrons excipient jésuitiquement du mauvais état des affaires et du marasme de l'industrie, pour rogner le salaire.

C'est tous les jours que le prétexte « Patrie » voue à la vie abrutissante des casernes et entraîne aux massacres plusieurs centaines de milliers de gens; c'est tous les jours aussi que le mensonge « Famille » tyrannise cauteusement le cerveau et broie sans pitié le cœur des enfants.

C'est tous les jours aussi que les rues sont sillonnées d'individus qui plus disposés à en venir aux mains qu'à se tendre la main, n'en échangeant pas moins mille témoignages de cordialité et mille assurances de dévouement; c'est tous les jours que, sous le feu des lustres, au théâtre, dans les salons mondains, dans les cercles, se croise — sourire aux dents et lèvres empressées à la latterie — cette cohue d'êtres pimpants, coquets, frivoles, astucieux et méchants, qui distillent, à bouche-que-veux-tu, les uns contre les autres, la médisance qui ridiculise et la calomnie qui tue.

C'est tous les jours qu'on vole en se proclamant d'une probité scrupuleuse; c'est tous les jours qu'on ment en jurant ses grands dieux qu'on a « le défaut » de ne pas savoir la vérité; c'est tous les jours qu'on trompe, en s'accusant d'être atteint d'une incurable franchise qui vous empêche de rien dissimuler.

C'est tous les jours... mais pourquoi poursuivre l'interminable énumération de constatations *ejusdem farinae*, énumération qui, en fin de compte, ne saurait jamais embrasser la totalité des fourberies particulières dont est fait le régime de masques et de faux-nez qui constitue l'actuelle civilisation!

Disons simplement, et pour me résumer, que, en toutes saisons et en toutes circonstances, la vie n'est qu'une manière de théâtre où, se détachant sur un décor d'une insaisissable mobilité, doués d'un art consommé de transformation, les humains vont, viennent, parlent, agissent, jouant avec désinvolture, en raison même de l'habitude, les personnages les plus variés, les plus contradictoires.

These is life! Telle est la vie : perpétuelle marcarade, douloureux et permanent mardi-gras, carnaval qui dure trois cent

soixante-cinq jours par an, et cent années chaque siècle, sans qu'il y ait, dans cette succession de grimaces, d'acrobaties et de pirouettes, la moindre solution de continuité.

Qui sait si ce n'est pas — douce ironie! — pour mettre à la disposition des moins osés, l'occasion rare de commettre un geste de sincérité et de préférer un propos de franchise, qu'un jour a été spécialement consacré au port avoué du masque et du faux-nez! *Sous le masque l'on peut tout dire!* déclare la chanson.

Sous le masque, l'amoureux transi trouve d'excessives témérités; sous le masque, l'indiscret entame des négociations qui l'amènent à la découverte du secret qu'on lui déroberait; sous le masque, Arlequin dit la vérité en riant et Policinelle roue de coups le gendarme sans encourir la prison.

De sorte que la journée des masques est peut-être celle où l'on ment le moins et où, pour si apparents qu'ils soient, les déguisements sont le moins nombreux.

Sébastien FAURE.

INSTITUTEURS SYNDICALISTES

Nous ne comprenons vraiment pas pourquoi des militants s'évertuent ainsi à renouveler leur visite aux différents ministères.

L'expérience a démontré que, toujours, ils étaient des agneaux allant se mettre dans la gueule du loup.

Qu'il s'agisse de manifestations dans la rue ou d'associations de fonctionnaires à créer, ces nouveaux pèlerinages montrent la frousse de ceux qui les organisent et le gouvernement n'est certes pas fâché de ces allées et venues qui lui donnent encore plus de force morale.

Alors, le but que l'on veut atteindre est tout autre. Si ces mêmes militants se contentent de voir figurer leur nom dans toute la presse pour avoir causé avec M. le ministre, cela ne fait guère l'affaire de la généralité, qui compte bien, ce nous semble, pour quelque chose.

Voici ce qui se passe :

Une délégation est allée une première fois protester auprès de Clemenceau contre le refus opposé par le régisseur de la Bourse du travail de la rue du Château-d'Eau d'accorder l'accès de la salle aux représentants d'instituteurs de la Seine.

M. Clemenceau a répondu que le préfet de la Seine, usant d'un droit indéniable, a estimé que ce syndicat n'entraînait dans aucune catégorie de ceux admis à la Bourse du travail.

Le président du conseil a ajouté qu'il était impossible d'admettre que les instituteurs puissent entrer dans une organisation politique qui poursuit le renversement du gouvernement et la suppression de l'ordre social existant.

« Vous ne trouverez pas facilement un cabinet qui consente à livrer le gouvernement à une bureaucratie syndicale. »

Est-ce clair? Mais c'est d'autant plus clair que Clemenceau ou tout autre ministre le remplaçant eut agi de même. Qui ne se souvient de ses déclarations et du vote de la Chambre à cet égard?

Perdrait-on la mémoire en courant?

Il faut bien le croire, une autre délégation s'étant à nouveau présentée au ministre de l'intérieur pour les mêmes raisons que la première.

Les délégués ont rappelé que le syndicat des instituteurs avait été constitué il y a deux ans, que, dès cette époque, il était affilié à l'Union des syndicats et qu'il avait pu, sans protestation de la part de l'administration, s'affilier à la Confédération générale du travail.

Les délégués ayant insisté pour savoir si M. Clemenceau autoriserait le syndicat à occuper le local qui lui a été attribué à la Bourse du travail, le président du conseil a répondu négativement.

Nous disons donc que leur place est à la Maison des Fédérations, rue Grange-aux-Belles, et que là ils n'auront à faire à aucun mouchard gouvernemental. Ils seront chez eux comme les camarades des diverses corporations.

Qu'ils n'aient pas peur; qu'ils imitent les sous-agents des postes, télégraphes et téléphones, les ouvriers des arsenaux et des manufactures d'armes, les ouvriers des tabacs et les allumettiers; les employés des chemins de fer, les inscrits maritimes, les ouvriers des équipements militaires, les travailleurs municipaux, etc., tous ces camarades auxquels le Patron-Etat, représenté par ses ministres, ne peut rien dire parce qu'ils sont une réelle force. Ils sont en syndicats, pourtant, et en répondant aux instituteurs par un refus formel, Clemenceau ne fait que répéter : « Nous sommes dans l'incohérence, restons-y! »

Mais alors, puisque le gouvernement ne veut pas entendre parler de syndicat, il faut prendre ce titre malgré lui; il faut le faire capituler et il capitulait déjà en n'osant pas poursuivre les instituteurs syndicalistes et il s'en gardera bien.

Ne lui forgez donc pas de nouvelles armes pour vous abattre! Ne vous abaissez pas! Organisez-vous. Le prolétariat vous soutient, il l'a déclaré, il le déclare encore. Cela devrait suffire.

N'écoutez pas, enfin, les appels désespérés de la presse bourgeoise de toutes couleurs qui est carrément contre votre belle initiative.

Le *Courrier du Centre*, par la plume de son correspondant parisien, disait la semaine dernière :

« Le jour même où le syndicat des instituteurs de la Seine était officiellement installé à la Bourse du travail de Paris et prenait rang aux côtés des camarades groupés dans la Confédération générale du travail, l'organe de ce groupement, la *Voix du Peuple*, publiait un numéro sensationnel destiné aux jeunes conscrits appelés à passer devant le conseil de révision. Outre des dessins répugnants, ce numéro contenait des appels à la révolte, des articles orduriers, dont nous ne pouvons faire d'extraits qu'à l'aide de pincettes. »

Suivent des extraits d'articles insérés dans le numéro spécial du conseil de révision.

Puis plus bas :

« Pas davantage n'est intervenu le ministre de la guerre pour faire saisir l'immonde feuille dont nous avons donné quelques extraits. Il paraît que ce serait porter atteinte à la liberté que de prendre des mesures de salubrité publique contre ces révoltés. »

Vous n'étiez pas le seul, aimable correspondant, à désirer la saisie. La *Patrie*, dès l'apparition de ce numéro antimilitariste, avait mené une ardente campagne dans ce sens. Le four a été complet et un deuxième tirage, aussi important que le premier, a été nécessaire. Il sera répandu partout où les militants pourront pénétrer et ce ne sont

pas les défenseurs de la patrie, la plupart des réformés, ni les déclamations de quelques revanchards à outrance, qui empêcheront les idées de se répandre.

Il faut être tenace jusqu'au bout, crier plus fort que quiconque, mais surtout agir de même.

Comme on le voit, l'affiliation des instituteurs à la Confédération générale du travail effraie la bourgeoisie; elle se rend bien compte que le jour où nos camarades instituteurs, qui ont la tâche ingrate de faire l'éducation de la jeunesse, élèveront les enfants avec la notion vraie des choses et des hommes, avec l'amour et la fraternité qui devrait exister entre tous les peuples, le communisme libertaire marcherait à pas de géant.

C'est la notre espérance autrement désirable que la conquête des pouvoirs publics.

Raoul LAFOND.

LOCK-OUT ET GRÈVE

DE LA GRÈVE

Le droit de déclarer un lock-out vaut exactement le droit d'être propriétaire de terrain qu'on ne cultive pas soi-même, d'usines, de machines qu'une collectivité actionne, de maisons dont on n'a pas besoin pour se loger. Et nous savons que le droit, que prétend avoir une faible portion de l'humanité, de posséder, à l'exclusion du reste de la masse humaine, tout ce qui est sur et sous la terre, nous savons, dis-je, que ce prétendu droit est aussi celui de maintenir les hommes esclaves ou de leur rendre la vie absolument impossible.

Dans cette alternative, nous préférons de beaucoup l'esclavage à la mort.

Nous avons grandi dans le sein de la servitude; elle est dans nos mœurs. Le fait que la satisfaction de nos besoins vitaux dépend de la volonté d'autrui, nous semble une chose inéluctable, telle une loi naturelle.

C'est pourquoi la grande foule prolétarienne s'en accommoderait longtemps sans même s'en rendre compte, si ses maîtres, moins cupides, ne lui laissaient jamais connaître la faim ou le froid et lui permettaient quelques ébats inoffensifs. Ils ont bien ce soin pour leurs volatiles et leurs esclaves à quatre pattes, pourquoi cette négligence vis-à-vis de leurs esclaves bipèdes et sans plumes?

Tout simplement parce qu'ils veulent leur laisser l'illusion de la liberté. Tous les hommes sont libres!

En effet, nous tous, prolétaires, nous n'avons pas de maître attiré, de façon définitive. Et c'est quasi un malheur! Puisqu'ainsi nous avons le souci d'en chercher un qui veuille bien nous accepter, et ainsi, nous permettre de vivre. Vous savez bien, les sans travail, qu'on n'y réussit pas toujours!

Lorsqu'on en a trouvé un qui nous autorise à travailler, il nous pose des conditions qui méconnaissent souvent et par trop nos besoins.

C'est pour défendre contre la rapacité patronale ce qui est nécessaire à la satisfaction de nos besoins, autrement dit pour défendre notre vie, que nous faisons grève.

La grève est le seul moyen de défense que les maîtres reconnaissent aux ouvriers. Et il n'y a pas longtemps qu'ils peuvent ainsi quitter collectivement le travail après entente préalable entre eux!

Mais en quoi consiste pour l'ouvrier le

droit de grève ! Il consiste tout simplement dans le droit de crever de faim, dans le droit de se soustraire à l'esclavage par la mort.

On oppose le droit de lock-out au droit de grève comme deux droits équivalents ! Par le lock-out autrui, attente à la vie de ses semblables ; par la grève, les ouvriers se mettent eux-mêmes en situation de ne plus pouvoir satisfaire aux besoins qui font la vie ; vous trouvez, fumistes, que ces deux actions s'équivalent en droit ! Dites donc plutôt que c'est toujours votre sacrosainte propriété qui rend possibles les menaces de mort des « lock-outeurs » ainsi que les souffrances auxquelles s'exposent les ouvriers en grève.

Le droit de grève, ainsi que l'entendent nos maîtres qui ont cru nous faire une grande concession en le légalisant, est seulement dangereux pour ceux qui en usent.

Evidemment, la simple cessation du travail peut léser sérieusement les intérêts de ceux contre qui elle est dirigée. Mais, de plus en plus, ces pertes éventuelles sont escomptées dans toute entreprise capitaliste et portées aux frais généraux.

Les travailleurs peuvent bien rester pendant quelques jours les bras croisés, grâce à une petite avance, à un emprunt ou à des secours d'autres travailleurs ; mais cela ne peut durer. Les besoins de ceux contre qui ils luttent, ne sont pas menacés, les leurs le sont : la lutte est inégale, ils reprendront le joug, vaincus par leurs besoins.

Aussi, sur ce terrain, la grève m'apparaît quelque peu stupide.

Raisonnablement, la grève ne peut qu'être une guerre entre celui ou ceux qui croient qu'il leur est permis, en spéculant sur les besoins de leurs semblables, de les empêcher de vivre ou de les asservir, et entre ceux qui sont les victimes de ces spéculations.

L'inconscience de la généralité de nos frères, victimes comme nous, fait notre faiblesse : elle nous oblige aussi à beaucoup de précautions dans les coups que nous portons à nos ennemis. Eux, sont forts de notre faiblesse, forts de l'organisation gouvernementale qui est leur soutien, la défense qui protège leurs prétendus droits.

Néanmoins, s'il y a quelque conscience dans un mouvement gréviste, il doit s'annoncer, dès d'abord, par une action qui terrifie les exploités et leur donne un avant-goût de ce que sera la lutte générale pour la destruction définitive de leurs criminels privilèges. La grève doit être courte, mais la guerre qu'elle est, est d'autant plus foudroyante. Qu'elle devienne redoutable aux exploités et à leurs soutiens plus encore qu'elle n'est, actuellement, pénible pour les exploités.

Lorsqu'il en sera ainsi, on y regardera à deux fois avant de rejeter nos trop humbles revendications ; nous serons toujours des esclaves, mais nos maîtres commenceront à compter avec nous. Ainsi nous réveillerons la conscience engourdie de ceux de nos frères dont l'inconscience n'est pas définitive et nous serons peut-être, enfin, en mesure de nous libérer entièrement en détruisant la propriété individuelle, génératrice de servitude.

EGLANTINE.

PHRASÉOLOGIE ET RÉALITÉ

« Il est parvenu au chef de bataillon qu'après les théories faites en décembre dernier, il existe encore des antimilitaristes au bataillon.

» Les antimilitaristes sont, avant tout, des lâches qui cherchent à cacher leur lâcheté sous des motifs philosophiques, sous des sophismes.

» Ce sont aussi des criminels, des parricides, qui tuent, petit à petit, la mère qui les a mis au monde, la patrie à laquelle ils doivent l'existence d'abord, la liberté ensuite.

» Ils sont même des fous dangereux qui n'hésitent pas, le jour du danger, à planter leur couteau dans le sein de la patrie. Ce sont des *traitres* qui viendraient en aide à l'envahisseur. S'ils ne sont pas cela, ils sont des *crétins*, des *idiots*, des *gobeurs*, des *naïfs*, des *maniaques* ou des *chiens enragés* dont les bêtises et la manie relèvent des établissements de fous ; ils sont dangereux pour la société. »

Suit un appel au mouchardage des camarades et une invitation aux capitaines de

mettre en *cellule* tous les individus entre les mains desquels seront trouvés des journaux ou écrits antimilitaristes.

Le tout signé : Souverain, chef du 1^{er} bataillon du 136^e d'infanterie, en garnison à Toul.

Et maintenant que nous savons ce que nous sommes et ce que nous méritons : le poteau ou la camisole de force, voyons un peu ce que sont ces officiers qui appellent leurs hommes des camarades, qui ne sont ni des gobeurs, ni des idiots, ni des lâches, etc., et qui s'indignent si fort qu'il y ait encore des antimilitaristes à la caserne.

Encore est une perle.

Voyons aussi ce qu'est cette patrie, cette mère à laquelle nous devons non seulement l'existence, mais aussi la liberté.

1^{er} Exemple : « Le soldat Lauvergnier, du 134^e d'infanterie, à Mâcon, blessé au mois d'octobre dernier par un éclat de bois en allumant le feu de la chambrée, perdit l'œil gauche après un traitement de deux mois à l'hôpital.

» Il comparut, le 12 janvier, devant une commission qui le réforma n^o 2, c'est-à-dire sans secours ni pension. Dans ces conditions, Lauvergnier s'était refusé jusqu'à hier à quitter la caserne, prétendant qu'il était désormais dans l'impossibilité de gagner sa vie.

» Ce matin (4 février), sur les ordres du colonel, le capitaine Pérusse et le lieutenant Gendre se sont rendus à la chambrée, à six heures, comptant trouver Lauvergnier couché et avoir le temps de substituer des habits civils, que le régiment avait achetés, aux vêtements militaires de ce singulier réfractaire. Mais celui-ci, qui se méfiait du coup, s'était couché tout habillé. Quatre soldats furent alors commandés pour le déshabiller, en présence de ses camarades, dans la cour du quartier, où Lauvergnier s'était enfui. On lui fit endosser de force les vêtements civils apportés, puis le malheureux fut mis hors du quartier, avec une feuille de route pour Montceau-les-Mines, son pays d'origine, et une somme de 2 fr. 65 placée dans la poche de son pantalon. »

Hein ! qu'en dites-vous ? Et ne comprenez-vous pas que cette expulsion soulève en ville une légitime émotion.

Cette patrie, cette mère qui nous donna la vie, voilà comme elle assure l'existence de ses enfants.

2^e Exemple : « Le conseil de guerre de Grenoble a jugé, samedi dernier, le soldat Jean Caré, du 73^e d'infanterie, en garnison à Romans, né le 25 février 1885 à Saint-Etienne, qui était poursuivi pour outrages en dehors du service, envers un de ses supérieurs. Voici les faits qui lui sont reprochés : le 25 décembre 1906, vers 4 heures du soir, Caré se trouvait au réfectoire de sa compagnie et causait en patois avec un de ses compatriotes.

» Son caporal d'ordinaire, Moncel, entrant au réfectoire, crut que la conversation roulait sur lui. « S'agit-il de moi ? » demanda-t-il à Caré. — Parfaitement, répondit celui-ci. Je te ferai un jour la peau, et puisque tu ne me donnes que des os à manger, je te ferai sécher les poumons.

» Il n'en fallut pas plus pour que le cabot bondit au bureau de la compagnie et porta une punition avec un motif *salé*.

» Les antécédents de l'accusé sont déplorable : il a subi, depuis son incorporation, qui date du 7 octobre dernier, près de 73 jours de punition.

» Caré, pour sa défense, déclare que le caporal Moncel ne lui avait pas donné de pain le matin et que le soir il n'avait eu que des os à manger.

» Caré a été condamné à deux ans et six mois d'emprisonnement. »

Ce serait bien extraordinaire si ces trente mois de prison, pour un motif aussi futile, ne prouvaient pas à Caré tout l'amour qu'il doit à cette mère qui, cette patrie dont... au nom de laquelle on lui ravit sa liberté. Nous savons, nous, ce que les feuilles patriotes entendent par antécédents déplorable. Celui qui n'a pas le caractère à se laisser injurier et vexer sans protester, celui-là est une forte tête.

3^e Exemple : « Un capitaine d'habillement dont je ne me rappelle pas le nom, a été inculpé de nombreux détournements, mais ne portant pas sur des sommes considérables. La chose se passait à Verdun.

» En me plaçant au point de vue de la morale bourgeoise, je prétends qu'il n'y a pas là de circonstances atténuantes, mais plutôt aggravantes.

» Qu'un individu, tenté par l'importance de la somme, subisse un moment d'égarement et succombe, cela se conçoit ; mais que, de propos délibérés, en maintes et maintes fois, on recommence le même acte, voilà qui aggrave. Que les sommes soient minimes, cela importe peu ; s'il n'a pas détourné de sommes considérables, c'est probablement qu'elles ne se sont pas trouvées sous sa main ou encore qu'il a cru, en agissant ainsi, échapper plus facilement à la justice. »

Et voilà des gens qui palabrent et prétendent représenter, mieux que ça, incarner l'honneur... l'honneur français, mon cher.

Leur honneur est comme leur drapeau ; qu'ils le gardent, nous n'en voulons pas.

ROUSSET-GALHAUBAN.

VIVE LA LOI !

Un spectacle vraiment stupide nous a été offert, ces temps derniers, au sujet de l'application de la loi sur le repos hebdomadaire. Des descentes en masse dans la rue pour acclamer et réclamer la loi, et des brutalités exercées sur les manifestants nom, formaient un contraste d'où se dégageaient suffisamment l'absurde et le ridicule pour être susceptibles de susciter les intéressés à la réflexion et faire comprendre à ceux-là même qui espèrent obtenir des améliorations notables à leurs conditions de vie, par les voies réformistes, combien leur rêve est décevant.

Une loi qui avait provoqué un enthousiasme général dans les milieux politiques se réclamant du prolétariat, et dans certains milieux syndicalistes, une loi en l'honneur de laquelle les ministres avaient reçu de trop nombreuses visites, démarches, supplications, etc., de la part de tout ce que le prolétariat compte de personnalités influentes.

Ne croyait-on pas qu'elle (*la loi*) allait apporter l'aisance, le bonheur ; aussi, de toute part, l'on poussait ce cri de : « Vive la loi. » Beaucoup de battage, beaucoup de bruit, pour aboutir pitoyablement à ce piètre résultat : rien. Car, quel est l'avantage apporté à la situation des travailleurs par cette réforme ? D'abord, dans son application, elle n'offre aucune garantie sérieuse ; envisagée au point de vue social, elle n'est seulement pas un palliatif pouvant atténuer les effets du capitalisme.

Avant l'application de la loi dans les grandes usines, les grands ateliers, les ouvriers ne travaillaient pas le dimanche ; ceux qui pouvaient en bénéficier sont les travailleurs de l'alimentation et les employés de commerce.

Dans ces diverses corporations où la loi est strictement observée — elles sont rares — ceux payés à la journée, le jour de repos leur est retenu, et ceux payés au mois, on les oblige, pour compenser le jour de repos accordé, à faire des heures supplémentaires les jours de semaine. La somme de travail produite par eux est équivalente à la somme qu'ils étaient astreints de produire aux conditions antérieures à l'application de la loi et en proportion du salaire perçu.

Pour même quantité de travail, même salaire, les nouvelles conditions sont comme les anciennes ; mais en supposant qu'elles puissent atténuer les effets de l'exploitation, cela ne pourrait être que très passager ; le vide qui se ferait par l'occupation d'un plus grand nombre de travailleurs serait vite comblé par la réserve de bras mis continuellement à la disposition du patronat par le chômage de plus en plus intense, par le perfectionnement du machinisme, et tous les procédés nouveaux de travail appliqués dans l'industrialisme, alors que la loi intervient toujours en faveur des privilégiés et des exploités, qu'elle est faite en vue du maintien et de la protection de l'ordre de choses actuel.

Quel est l'avantage que peuvent avoir des travailleurs de réclamer à ce que leur asservissement soit réglementé, codifié ? nul ; par contre, ils fortifient, ils consolident le régime d'iniquités, d'inégalités sociales et de turpides par le cri de : « Vive la loi. »

Tout comme le votard, ils sanctionnent leurs privations, leur misère, leurs souffrances, car c'est par la loi qu'on les exploite, qu'on les gruge, qu'on les brutalise : l'ensemble de toutes les lois est la trame sur laquelle sont tissées toutes les institutions formant les bases fondamentales de la société actuelle.

Que la masse de gogos, la foule moutonnière acclame la loi comme elle acclamait jadis, lors de leur passage à Paris, le tsar sanglant ou Alphonse l'inquisiteur, et que ceux qui les reçurent à bras ouverts, tels Brousse, le socialiste unifié, et consorts, mêlent leurs voix à ce concert, nous n'en sommes pas surpris, mais que des individus affirment faire de la besogne révolutionnaire en faisant cela, c'est une véritable déviation de l'esprit révolutionnaire.

Jean PEYROUX.

RÉFLEXIONS D'UN SOLDAT

Lorsque j'étais civil et que je jouissais conséquemment de la liberté relative — et forcément restreinte — inhérente au régime social actuel, je ne me faisais pas d'illusions sur les « Beautés » de l'existence militaire. Mes amis antimilitaristes, plus âgés que moi, m'avaient suffisamment éduqué sur la vie de caserne et sur tout ce qui s'y rapporte, pour que je n'apportasse aucun enthousiasme dans l'accomplissement de mon « devoir militaire ». Il y a trois mois, il me fallut payer « l'impôt du sang » et, aujourd'hui, je me demande en vertu de quelle aberration mentale je vins me jeter dans la gueule du loup à la vitesse d'un train lancé à soixante kilomètres à l'heure. Présentement, je suis impuissant à conjurer le danger qui me menace et mon erreur de quelques jours pourra me valoir, ultérieurement, une série de maux dont le moins pire est « la mort sans phrase ». J'ai débuté, d'ailleurs, à la caserne, par une déclaration de principes que j'ai cru indispensable afin de conserver — sous la « livrée infâme » — l'intégralité de ma personnalité. Depuis cette époque, je guette le jour où je pourrai me libérer...

Il me revient à la mémoire, certains propos d'un prétendu socialiste — ami personnel de Hervé.

— Ne te mets pas dans le cerveau, me disait-il, des idées trop noires sur la caserne. La vie militaire n'est point telle que te l'ont décrite, dans leurs journaux, leurs brochures et leurs livres, de fougues antimilitaristes qui, pour la plupart, ne l'ont point connue par eux-mêmes. Lorsque tu seras au régiment, je suis persuadé que ta façon d'envisager les choses se modifiera complètement. Tu pourras juger, de visu, qu'à côté de petits ennuis et de tracasseries mesquines, se trouvent mis en application des sentiments vraiment élevés, nobles parfois, alliés souvent à un haut esprit de franche camaraderie et de solidarité. D'ailleurs, tu n'ignores pas que le rôle des « supérieurs » s'est quelque peu transformé selon les lois de l'évolution sociale. L'officier, en effet, n'est plus ce qu'il était sous l'Empire, un traîneur de sabre arrogant et grossier dont le rôle se bornait à entraîner les hommes ; il est devenu, sous notre République, un *Educateur* plutôt qu'un *Instructeur*. Dorénavant, il aura une double mission à accomplir : apprendre aux « citoyens-soldats » l'indispensable maniement des armes et les éduquer au triple point de vue moral, civique et social...

Au fur et à mesure que mon interlocuteur déversait sur moi le torrent de son éloquence, je sentais mon intelligence sombrer dans un état voisin de l'ahurissement et mes convictions, fortement ébranlées, donnaient prise à une étrange réaction. Peut-être, me disais-je, *in petto*, le citoyen qui me parlait tout à l'heure avec tant d'optimisme désintéressé a-t-il raison ?

Hélas ! Depuis, j'ai acquis à mes dépens une expérience qui me permet, aujourd'hui, d'affirmer — et je mets au défi de faire la preuve du contraire, quiconque est de bonne foi, — que la caserne est une école immonde de dépravation morale. Les auteurs, que j'ai lus sont restés, dans leurs descriptions des bagnes modernes que sont les casernes, bien au-dessous de l'horrible réalité. Géhenne exécutable, la caserne est aussi un abominable enfer qui défierait, dans sa description, la plume d'un Dante. La paresse, l'ivrognerie, l'égoïsme, la crapuleuse indifférence, la lâcheté, l'abjection : telles sont les plus belles fleurs écloses de tous temps sur le fumier régimentaire.

Aucune camaraderie n'est possible dans un semblable milieu. La maxime, essentiellement bourgeoise : « Que chacun se débrouille », y est appliquée sur une grande échelle. Les sentiments de la brute tendent sans cesse à prévaloir sur les sentiments purement humains. Le jeune homme qui

possède un esprit cultivé, une intelligence vive, un cœur généreux se trouve — à la chambre comme au quartier — entouré d'ennemis. C'est à la caserne que se forment les générations d'esclaves et que se développent les tendances à la fourberie, à l'hypocrisie, à l'abjection, en un mot, des bandits, des gredins et des renégats.

Le militarisme est un chancre hideux dont il faut à tout prix débarrasser la société. Pour le faire, les camarades anarchistes ont raison d'accepter le concours loyal de tous les éléments sociaux. De concert, ils accomplissent une besogne humanitaire dont leur savent gré, du fond du cœur, les forçats embrigadés. Il est très probable qu'ils ne parviendront pas à la suppression intégrale des armées, car le militarisme n'étant qu'un effet, il ne disparaîtra qu'avec la cause qui l'a produit, c'est-à-dire avec la société bourgeoise. Mais, qu'importe!

Chaque coup porté à l'édifice social, chaque plainte arrachée au Moloch retentit joyeusement au cœur de ceux qui se trouvent temporairement condamnés au silence et à l'inaction. C'est un soulagement de penser que pour un tel travail d'assainissement les énergies ne manqueront jamais. Dominant la foule des valets, des serfs et des lâches, des révoltés se dresseront, parfaitement résolus à employer tous les moyens pour balayer la tourbe infecte des politiciens et des galonnés qui se retranchent, aujourd'hui, peureusement, les uns derrière l'autorité des lois qu'ils ont forgées à leur avantage; les autres derrière un code barbare qu'ils savent employer avec une virtuosité de magiciens.

L'heure viendra où le craquement final — présage d'une révolution sociale — se fera entendre; alors, il sera bon de se rappeler certaines paroles intéressées de folliculaires bourgeois. Nous ne devons pas oublier que nos ennemis seront sans pitié pour nous et qu'ils mettront activement en jeu la formidable machine policière et judiciaire, afin d'enrayer notre mouvement libérateur.

Ce sera à nous de prendre les devants et de frapper juste et terriblement les premiers coups qui — bien appliqués — sont susceptibles de terrasser le colosse et, par tant, de nous assurer la victoire.

R. G.

LA CONSIGNE EST LEVÉE

Quand Sa Majesté le roi d'Espagne vint à Paris, on put se rendre compte du nombre de courtisans existant dans la presse française.

A lire les compliments prodigués partout, avec une unanimité touchante, on se représentait le jeune Alphonse XIII sous le jour d'un petit saint.

Pensez donc! on disait dans tous les journaux quelle était sa gentillesse, sa modestie, la noblesse de ses sentiments, sa candeur, etc... Il y avait de quoi être ému en pensant à une telle perfection!

Et, suprême louange, ce jeune roi ne voulait rien entendre des diplomates avec leurs mariages forcés pour « raison d'Etat »...

... Et la foule, la « foule du Paris républicain » se pressait nombreuse sur le passage du cortège royal, les fenêtres, les tables, les chaises, les bancs se louaient à prix d'or.

Tout cela est assez écœurant. Les louanges rétribuées, la platitude de la foule, tout ce manque de dignité suffisent à faire soulever le cœur de dégoût, et les épaules de pitié et de mépris, aux gens simplement de bon sens.

Quand on songe à la vanité que dut inspirer à cet adolescent le témoignage de sa souveraineté portée par tout ce peuple : républicain et socialiste!

... Mais, la « consigne est levée », maintenant. Les journalistes ne « touchent » plus pour chanter les louanges du jeune roi.

... Aussi, je ne suis pas trop étonné de ce que je viens de trouver dans un des journaux où j'avais pu lire, à l'époque, que le même personnage « n'obéissait qu'à son cœur » en épousant la princesse Ena de Battenberg...

— C'est une « historiette » au sujet des amours de garçon de S. M. Alphonse XIII.

Ce petit « saint », ce petit jeune homme, si candide, avait « offert ses faveurs » à une fillette de 15 ans. On dit qu'elle en fut « ravie et flattée », c'est fort possible. Le

père, qui était administrateur de certain domaine royal, la « Casa de Campo », fut « flatté et ravi aussi » et donna son consentement sans sommation! c'est encore très possible... Mais s'il ne l'avait pas donné, s'il n'avait pas été : « flatté et ravi », que serait-il arrivé?

Enfin, un enfant naquit et, malgré les larmes de la petite maman, le papa se maria... « selon son cœur! » et servit à sa « maîtresse » un logement et une pension...

Cela est très banal, dira-t-on, et arrive tous les jours.

C'est très vrai, mais ça ne prouve pas du tout que ce soit propre et que l'on soit beaucoup supérieur aux animaux, quand on se presse pour acclamer un pareil individu...

... Quand je pense à ces acclamations et à ceux qui les poussèrent, j'ai presque envie de demander des excuses à nos « frères inférieurs »; et je suis tout fier de l'amitié que me porte Zoulou, un chien de mes amis, en pensant qu'il n'a jamais payé sa place pour voir passer un roi...

Jean Dobré.

ERRATA

La plupart des collaborateurs à l'Ordre ont été obligés d'user leurs fonds de culottes ailleurs que sur un banc de lycée, c'est ce qui fait que leur style ou leur orthographe laisse parfois à désirer.

D'autre part, aucune fonction n'est rétribuée, tous ceux qui s'occupent de l'Ordre sont obligés de satisfaire au patronat tout en le combattant. La plupart du temps, après la fatigue du labeur donné au patron, il n'est pas permis à ceux qui ont quelque expérience, de pouvoir corriger les épreuves.

Bien souvent, pour les causes ci-dessus, passons-nous sous silence des erreurs dues, soient aux auteurs, soient aux typographes, lorsqu'elles ne déforment pas trop notre pensée; mais dans le précédent numéro, il en est deux que nous devons signaler parce qu'elles rendent les articles quasi incompréhensibles.

Dans « La liberté et la loi », au huitième alinéa, à la quatrième ligne, après : « quels sales gens!... » cet alinéa devait s'arrêter là, et en un suivant, il fallait lire : *Lorsque nous rencontrons des adversaires à qui nous tentons d'inculquer nos idées, si quelques uns veulent raisonner, ce qui n'arrive pas toujours, ils nous disent, etc.*

Dans la rubrique « Quelques faits », à l'entrefilet « Brutes sanguinaires », premier alinéa, l'auteur avait écrit : « Certes, l'atrocité de ces actes nous ferait probablement exécuter sur le champ l'individu que nous surprendrions dans l'accomplissement de telles monstruosités. »

JOURNAUX A LIRE

Les Temps Nouveaux, hebdomadaire, 4, rue Broca, Paris (V^e).

Le Libérateur, hebdomadaire, 13, rue d'Orsel, Paris (XVIII^e).

L'Anarchie, hebdomadaire, 22, rue de la Barre, Paris (XVIII^e).

Germinal, hebdomadaire, 26, rue Saint-Roch, Amiens (Somme).

Terre et Liberté, Saint-Cyr-les-Colons (Yonne).

La Voix du Peuple, hebdomadaire, Cité Riverin, 29 bis, Paris (X^e).

L'Action Syndicale, hebdomadaire, 29, rue de Lille, Lens (Pas-de-Calais).

L'Ère Nouvelle, 51, rue Le Marais, Paris.

Régénération, 27, rue de la Duée, Paris (XX^e).

L'Insurgé, 97, rue Laixheau, Herstal, Liège (Belgique).

Der Weckruf, Zurich (Suisse).

Omladina, Vinohrady, Bohême (Autriche).

Pracé, Praha-Zizkov, Bohême (Autriche).

Sibenirky, Reckovicich u Brna, Moravie (Autriche).

Boletín de la Escuela Moderna, 30 Bailen, Barcelone (Espagne).

Tierra y Libertad, Calle del Olivar n° 33, 3^e Izquierda (Madrid).

A Terra Livre : Neno Vasco-Rua Santa-Cruz, 1, Sao Paulo (Brésil).

Aurora, Neno Vasco, Rua Santa-Cruz, de Figuera, 1, Sao Paulo (Brésil).

Freedom, The Manager, 127, Assulston Street, N-W. (Angleterre).

Cronaca Sowersiva, P. O. Box, Barre-Vermont (Italie).

CHRONIQUE LOCALE

Conférences

Aujourd'hui samedi, 2 mars, à 8 heures 1/2 du soir, salle Antignac, boulevard Victor-Hugo, conférence publique et contradictoire par Sébastien Faure.

Sujet traité : « Le ministère Clemenceau ».

Entrée : 50 centimes.

— Jeudi 14 mars, conférence publique et contradictoire par Ernest Girault.

Sujet traité : « La débâcle ».

À la suite de la conférence, le poète-chansonnier révolutionnaire, Charles Davray, se fera entendre dans ses œuvres.

« On passe »

Nous avons accusé Boudaud, socialiste unifié, d'avoir accusé Henry Penot, socialiste unifié, rédacteur au Populaire du Centre, de s'être offert à travailler à un prix inférieur à celui qui était accordé à lui, Boudaud.

Penot, sur son journal, a protesté contre cette accusation, vieille de quelques années.

Le secrétaire du syndicat des couleurs de moules a, par lettre publique, couvert Penot. Nous attendions une révélation publique de Boudaud. Elle n'est pas venue.

Pour nous, notre conclusion est la suivante :

Si Boudaud a accusé volontairement et fausement Penot d'un tel acte, Boudaud est une canaille.

Si Penot a commis l'acte dont l'a accusé Boudaud, Penot est une canaille.

De cette très logique conclusion, il résulte que le groupe socialiste unifié de Limoges contient pour le moins une canaille, et que cette canaille est connue par un grand nombre des membres de ce groupe, mais est tolérée, pourquoi? Serait-ce encore pour faire le jeu de la réaction?

O politique! que voilà bien de tes coups. Il est vrai que quand un parti possède dans son sein des Basly et des Delory, d'autres peuvent bien grossir le nombre de cette catégorie.

Avec Penot disons : On passe.

A propos d'un Banquet « socialiste » (?)

Et ça se dit républicains!
Tas de coquins!!!

J.-B. CLÉMENT.

Dimanche dernier, nous apprend la chronique, il y eut un gneuleton retentissant qui réunissait à la même table la fine fleur du clan radicalo-maçonnique bâtard dont le vieux jésuite rouge (oh! si peu), docteur Raymond, ainsi que quelques *poux* intéressants, sortes de politiciens ratés, genre Bressi ou Breilloux, et le demi-quarteron des gardes-chiourmes du bague Monteux.

L'éphèbe Maurice avait entraîné à sa remorque les plus beaux échantillons du cercle des pommes-cuites dont il est le président et fondateur zélé. Comme un vulgaire Sangnier, il avait sa jeune garde, pas très crâne par exemple, mais passablement abrutie.

Parmi ces braves ouvriers assistant à ce banquet d'occasion, nous pourrions citer les pâles gredins stipendiés lors de la dernière grève, dont ils sont les victimes eux-mêmes aujourd'hui et qui en sont encore à ramper, attendant la récompense de leur trahison. Depuis deux ans, la liste serait longue sans doute, des traits de lâchetés accomplis par certains jaunes, influents naguère, qui, tombés en disgrâce depuis, se cramponnent désespérément à ce qu'ils supposent être l'unique salut : le cercle?

Le jeune exploitateur, cher au *canard* de Chabrouillaud, n'est cependant pas tendre pour les renégats, même les plus immondes, car certaines fripouilles haut cotées, ont perdu tout prestige. Le plus taré de tous vient d'en faire l'expérience tout récemment : c'est l'ignoble X... dit « Taupy ».

Ce triste sire, à la suite d'une saoulerie magistrale, le 14 dernier, voulut, vers le soir — se croyant tout permis, — sortir sans la permission signée du contremaître (sa contrefaçon est éventée), mal lui en prit, si bien que le samedi *sa paye lui fut retenue* malgré ses protestations et il lui fut signifié qu'à la récidive il serait mis à la porte comme un vulgaire particulier. Notre jaune n'en revient pas et crie à l'abomination, ce que nous trouvons être le juste retour des choses. Le plus curieux, c'est qu'il a dû emprunter l'argent nécessaire à régler sa part au grand banquet *socialiste* (?)

Inutile de dire que bon nombre d'autres jaunes sont en butte journellement aux sarcasmes et tracasseries des gardes-chiourmes qui ne les épargnent guère et que plusieurs ont dû partir devant la situation intenable qui leur était faite.

Et dire que cette chienlit a banqueté ensemble au « Démocratique », avec les épaules de la politique, exploitateurs de tout acabit, lesquels ont été énumérés, dans le *Recueil*, feuille à la solde des Monteux et C^o.

Cet assortiment disparate est encore pris au sérieux par quelques naïfs. Maurice et ses jaunes... socialistes!!! Le pape doit l'être aussi sans doute.

SIMPLICE.

Leur Liberté

Encore une fois, la municipalité, dont l'inconscience et la crapulerie électorale nous affligea, nous a refusé la salle des Conférences pour la conférence de Sébastien Faure.

Motif probablement invoqué : montrer aux socialistes aveugles, plus ou moins volontaires, que nous sommes bien les alliés de la réaction.

La conférence aura lieu quand même et nos édiles n'auront fait qu'aiguillonner un peu plus notre haine envers eux et le bétail qui leur conféra les fonctions dont ils usent sans modestie.

Espérons pouvoir leur montrer un jour combien ils ont été impuissants à endiguer le flot qui les refoulera là où ils ne pourront plus nuire.

Brachet

Brachet. Connaissez-vous Brachet? Non. Eh bien, voici ce que c'est :

C'est quelque chose qui appartient à la grande catégorie des *honnêtes* gens, de ceux dont a parlé Zola. Ceci dit pour prouver qu'il n'est pas anarchiste (ah non alors!) au contraire, il les dénigre et les insulte lorsqu'il se trouve loin de leur portée.

Brachet est courageux et *honnête*. Ces deux vertus lui ont valu l'emploi de garde-chiourme qu'il occupe à la maison Théodore Haviland. Cette fonction est donc la preuve la plus évidente de sa moralité.

Au surplus, demandez au personnel féminin qu'il a sous ses ordres, vous serez vite fixés.

Comme la plupart de ses collègues, autant il est arrogant, exigeant et grossier envers ses sous-ordres, autant il est plat et rampant envers ses supérieurs.

Ah! mais l'inoubliable Penaud a fait école. Brachet, à toutes les qualités sus indiquées, joint aussi celle de la gentillesse envers son personnel au physique qui lui plaît et, ma foi, s'il ne réussit pas dans ses tentatives (ce qui lui arrive souvent dit-on), ce n'est pas sa faute; mais alors, malheur à celles qui l'éconduisent : les tracasseries de toutes sortes les attendent.

Femmes déculottez-moi ça, bouchez-vous le nez; chacune votre tour, administrez-lui une fessée; frappez fort, puis allez vous désinfecter les mains. Gageons qu'après, Brachet vous fichera la paix, il vous prendra pour des femmes et non pour des torchons.

UNE DÉCIDÉE.

Paroles évangéliques et actes anarchistes

Le *Petit Démocrate* fait suivre des commentaires ci-dessous les lignes que nous lui consacrons dans notre précédent numéro sous le titre : « Charité chrétienne. »

« Dans la langue de l'Évangile, charité veut dire amour des hommes : en quoi ce sentiment pourrait-il avilir celui qui l'éprouve et celui qui en est l'objet? Nous serions heureux que notre éminent contradicteur voulut bien combler le vide de notre esprit par une explication solide et profitable. »

« Nous lui demandons aussi de nous dire si la solidarité anarchiste doit être pure de tout mobile intéressé. Il sera intéressant de constater que, sur ce point, *L'Ordre* professe la théorie de M^{me} Guyon, qu'il tombe dans l'hérésie sublime que Bossuet combattit avec force, mais qui avait, un instant, séduit Fénelon. Que si l'on découvrait ainsi que de farouches libertaires ne sont au fond que d'ingénus quiétistes, M. Henry Penot en concevrait une grande allégresse. »

Sans que nul Évangile, nul Code, ni personne m'y oblige, j'éprouve le plaisir d'assouvir le désir de répondre à « notre éminent contradicteur. » Que ce dernier, ainsi que ses élèves ou disciples, sachent une fois pour toutes que les anarchistes (qui le sont) se moquent des mots d'ordre, viendraient-ils des gouvernants, des religions, des morales, des coutumes ou des préjugés; tout cela serait-il sanctionné par le temps ou plusieurs fois sanctifié par des pontifes ou des conciles. C'est assez que la force brutale les contraignent à se soumettre à toutes ces choses qu'ils combattent, lorsqu'ils ne peuvent s'abriter de ses coups.

Je me demande pourquoi le rédacteur du *Petit Démocrate* veut nous faire épouser

M^{me} Guyon, dont nous ignorons le divorce ou le veuvage, et prendre pour témoins de ce conjugal, Bossuet et Fénelon, personnages que nous avons encore omis de consulter sur le sujet nous intéressant.

Charité, paraît-il, selon l'Évangile, veut dire amour des hommes, c'est là une interprétation à laquelle nous n'avions pas encore songé, mais c'est une absurdité à ajouter à tant d'autres contenues dans ces saints écrits.

Sans rechercher si tous les disciples du Christ, morts ou vivants, pratiquèrent bien cette manière de voir, je confesse de suite mon approbation à ceux qui la violèrent.

Nous ne devons aimer que ce qui est digne d'être aimé. Or, n'existe-t-il pas des hommes qui n'ont d'humain que le physique? Ah! nous comprenons la théorie de la résignation qu'enseigne la religion. Nous la comprenons trop pour la pratiquer.

Oui, nous voulons enseigner l'amour même violent du bien et du beau; oui, nous ne cesserons de dire que tous les hommes devraient être aimants, conséquemment aimés. Mais aussi violents sommes-nous dans cet amour où dans son enseignement, aussi violents nous devons être contre ceux où ce qui s'oppose à la réalisation de nos vœux.

« Plus vous souffrirez ici bas, plus vous serez heureux dans le ciel », nous dit encore l'Évangile. Que les malheureux déséquilibrés qui croient encore à ces paroles s'y résignent, soit. Nous, nous voulons le paradis sur la terre, c'est moins hypothétique.

Après avoir étudié et raisonné toutes les armes qui s'offraient à nous pour réaliser notre idéal, ce n'est pas sans amertume que nous avons dû, récusant les armes légales, opter pour les moyens violents. Pour arriver à notre but; tant pis, s'il nous faut, nous aussi, traverser la mer Rouge et le Golgotha.

Mais nous ne voulons pas être des résignés, mais des révoltés, frappant fort et par tous les moyens — du moins ceux jugés les plus sûrs — hommes et obstacles barant la route de notre idéal.

Aimer tous les hommes! Aimer l'exploiteur qui, un jour, pour notre récompense d'avoir contribué à l'édification de sa fortune, nous jettera à la rue sans se soucier si notre famille et nous ne crèverons de faim? Aimer le sergot qui nous arrête et nous passe à tabac, le juge qui nous condamne, le bourreau qui nous tue, le galonné qui commande le feu et le soldat qui exécute cet ordre, le politicien qui ment et le prêtre qui enseigne le mensonge. Non, non, mille fois non! Pourquoi donc écraser la tête à la vipère, n'est-elle pas plus inconsciente de sa malfaisance que les individus sus cités?

Au surplus, que m'importe les fous s'ils me menacent dans mon existence et que je ne puisse faire autrement que de les tuer pour échapper aux coups qu'ils veulent me porter.

Ai-je assez dit pour convaincre le rédacteur du *Petit Démocrate*, que notre solidarité, notre amour n'a rien de commun avec la charité chrétienne, laquelle est dictée par l'Évangile, avec récompense ou châtement au bout; ce qui oblige le pratiquant à être à la fois lâche et égoïste; car, dans le premier cas, c'est la peur du châtement qui le fait agir, et, dans le second, l'espoir d'une récompense. Si dans l'accomplissement d'un acte qui m'a fait éprouver du plaisir, lequel peut souvent avoir, comme suite, les persécutions patronales, policières ou celles de la foule moutonnaire — qui ne prouvent pourtant pas que j'ai eu tort d'avoir accompli cet acte — mon « éminent contradicteur » me taxe de quietisme, soit, je me moque des qualificatifs.

Armand BEAURE.

CHRONIQUE DÉPARTEMENTALE

SAINT-JUNIEN. — Chez les gantiers. — Toujours sur l'entente. — Se fera-t-elle? On la veut, on la souhaite, on travaille à la préparer, puis... on ne la veut plus, ou du moins on envoie sa réalisation à plus tard, quand les esprits seront préparés : aux calendes grecques.

À la réunion des deux bureaux, décision prise : *On élaborera, en commun, un manifeste aux non syndiqués, ensuite on organisera (toujours en commun) une grande réunion de la corporation; mais voilà, à cette réunion, il n'y aura plus rien de commun entre nous.*

Beausoleil, au nom du syndicat rouge; Lalande, de l'indépendant, prendront la parole pour dire aux gantiers de se syndiquer. À quel syndicat adhérer? Au mien, dira Lalande; au nôtre, dira Beausoleil, ou, encore, à n'importe lequel. Mais si les non syndiqués demandent pourquoi il faut se syndiquer, il ne faudra pas dire ce que l'on pense de crainte de les effaroucher.

J'ai beaucoup réfléchi depuis cette réunion des bureaux. Tout cela est bien compliqué, trop compliqué. Le chiqué me répugne. Les allures mystérieuses qu'on affecte me paraissent enfantines pour notre époque. Il est puéril de persister à vouloir faire un mystère de ce que chacun élabore sur les toits.

Je mets les pieds dans le plat :

En réunion du bureau, pour prendre une décision, il faut l'assentiment de l'assemblée; Lalande ni ses camarades ne l'ignorent; donc, si le syndicat indépendant est partisan d'une réunion de la corporation, il doit être partisan — cela ne fait pas de doute — d'une réunion des deux syndicats. La chose me semble urgente. Il est indispensable, quand on veut agir en commun, de savoir qui l'on a affaire et sur quoi s'appuyer.

Mentir aux ouvriers pour les attirer au syndicat, mentir aux patrons pour conserver leur neutralité et garder les coudées franches est une mauvaise tactique. Je n'en

suis pas; j'ai peur que, quand on aura rassemblé un grand nombre de syndiqués en les trompant sur le but à poursuivre, on ne les trompe encore et toujours de crainte qu'ils ne s'écartent de l'organisation. L'important est moins de rassembler un grand troupeau sans conscience que de former des hommes résolus, sachant où ils vont, ce qu'ils veulent.

Ne nous embarquons pas à la légère. Notre manière d'agir a prévalu jusqu' alors, ne l'oublions pas, et n'allons pas la modifier. Qu'on réunisse à nouveau les bureaux et que l'on s'explique. Pour l'organisation d'une réunion de la corporation, d'accord, mais à la condition expresse que chacun y dise ce qu'il pense, loyalement, la bonne graine n'est jamais semée vainement.

BOURGOIN.

— **A mes amis du "Sillon".** — Sur le *Petit Démocrate*, j'ai vu, bien étonné, mon article de la quinzaine dernière, presque entièrement reproduit. Les sillonnistes n'arrêtent la citation que pour me couvrir sous leur approbation chaleureuse. Doucement, les amis, je crois que nous nous comprenons mal. Je pense que c'est perdre son temps de s'ingénier d'obtenir des améliorations apparentes (augmentations de salaires ou autres) si l'on fait un but de ces réformes; par contre, je les considère comme un stimulant indispensable pour qui lutte en vue d'une transformation complète : Entraînement graduel, ouvrant toujours des appétits plus vastes, constatation de son importance sociale, gymnastique révolutionnaire, etc.

Écoutez-moi, chrétiens démocratisés, ensuite vous garderez, j'ai peur, votre pomme pour d'autres. La grève est un phénomène d'une grande portée sociale; elle n'est pas sortie, comme le croient tous les conservateurs dont vous êtes, du cerveau d'un agitateur quelconque, mais de notre organisation défectueuse. C'est une constatation réconfortante. Un peu partout, les travailleurs revendent; ils ont le désir du mieux-être. Échec ici, victoire là, transaction ailleurs, toujours désir obstiné persistant, puisque, de plus en plus, les grèves sont étendues et violentes. Insensiblement, le mieux intellectuel s'élève : on peut dire que le mouvement revendicatif est le thermomètre de la pensée ouvrière.

Oui, pour sortir de leur condition de salariés, les ouvriers devront s'attacher à devenir des hommes dignes, raisonnables et forts. Cela vous botte, chers sillonnistes, si j'avais le temps de vous expliquer ce que j'entends par dignes, raisonnables et forts, notre accord, j'ai bien peur, n'aurait que la durée d'un beau rêve.

B.

— **Conférence.** — Samedi 16 mars, à 8 h. 1/2 du soir, le poète-chansonnier Ch. Davray, et le conférencier E. Girault donneront, au bénéfice de l'œuvre communiste de Saint-Germain-en-Laye, une grande soirée de propagande.

Des affiches donneront le programme.

SAINT-LÉONARD. — Conférence socialiste. — Dimanche dernier, Betoulle et Parvy sont venus, une fois de plus, nous expliquer ce qu'est le socialisme (bientôt, comme les orateurs, nous saurons notre leçon par cœur). Cependant, dans une variante, nécessaire au moment, Betoulle a tenu à nous rabâcher que les socialistes n'étaient pour rien dans le vote de l'augmentation de l'indemnité parlementaire. Oui, oui, nous savons ça, Betoulle était à une commission, les autres socialistes à la buvette ou en train de faire *caca*, pendant que radicaux et radicaux socialistes augmentaient leurs salaires. Mais au lieu de rejeter sur ses collègues une faute dont il a — quoi qu'il en dise — sa part de responsabilité, pourquoi ne rejette-t-il pas le surplus des 9.000 francs à quelque œuvre utile, pas même pour tirer d'embarras les avaluateurs de Pilules.

La conclusion de Betoulle fut que les socialistes devaient s'emparer du Sénat (parbleu) pour faire aboutir les réformes. Ainsi soit-il.

Pendant que ces phraseurs vous rasent avec leurs boniments intéressés : « ôtes-toi de là que je m'y mette », des malheureux, qui attendent tout des autres et rien d'eux-mêmes, continuent de croupir dans la misère. La lutte économique, sur son seul et véritable terrain, les désintéresse. Ah! les exploités le savent bien, aussi voit-on les inutiles de la cordonnerie venir s'établir à Saint-Léonard où la main-d'œuvre est à bon marché, certains ainsi de réaliser des bénéfices leur permettant de braver toute ingérence politique.

Allons, camarades de misère, sortez de votre apathie, organisez des syndicats où vous apprendrez à vous sentir les coudes pour lutter efficacement contre la rapacité patronale et gouvernementale. Sachez que, producteurs, la vie de vos maîtres est entre vos mains. Le jour où, consciemment, vous voudrez être enfin libres et heureux, il ne vous suffira que d'un geste pour l'obtenir. Mais sachez-vous que ce n'est pas dans la politique, arme par excellence de divisions et de déceptions, que vous trouverez la volonté et la cohésion nécessaires pour votre émancipation, bien au contraire : là, vous ne ferez que vous forger de nouvelles chaînes qui prendront un autre nom, mais les mailles n'en seront pas moins solides. Au contraire, au syndicat, tous les intérêts sont les mêmes : améliorer sa situation. Un peu d'éducation suffit pour démontrer l'utilité des combats à mener et des armes à employer.

Camarades, fondons des syndicats.

A. LONSI.

SOUSCRIPTIONS POUR "L'ORDRE"

L. D., 2 fr.; Fritz, 0 fr. 25; Renon, 0 fr. 50; Beaulieu, 0 fr. 50; H. Beylie, 3 fr.; Gosselin, 2 fr.; Bonhomme, 1 fr. 25; Total : 9 fr. 50.

EN VENTE AU BUREAU DE "L'ORDRE"

<i>L'Éducation libertaire</i> , D. Nieuwenhuis, couverture de Hermann Paul.....	» 10
<i>Enseignement bourgeois et Enseignement libertaire</i> , par J. Grave, couverture de Cross.....	» 10
<i>Le Machinisme</i> , par J. Grave, avec couverture de Luce.....	» 10
<i>La Panacée-Révolution</i> , par J. Grave, avec couverture de Mabel.....	» 10
<i>A mon frère le paysan</i> , par E. Reclus, couverture de L. Chevalier.....	» 05
<i>La colonisation</i> , par J. Grave, couverture de Couturier.....	» 15
<i>Entre paysans</i> , par Malatesta, couverture de Willaume.....	» 10
<i>Le militarisme</i> , par D. Nieuwenhuis, couverture de Caran d'Ache.....	» 10
<i>Patrie, Guerre et Caserne</i> , par Ch. Albert, illustration de Agar.....	» 10
<i>L'organisation de la vindicte appelée justice</i> , par Kropotkine, couverture de J. Hénault.....	» 10
<i>La grève des électeurs</i> , par Mirbeau, couverture de Rouville.....	» 10
<i>Organisation, Initiative, Cohésion</i> , par J. Grave, couverture de Signac.....	» 10
<i>La vache à lait</i> , par G. Yvetot, préface de U. Gohier.....	» 20
<i>Le problème de la repopulation</i> , par Sébastien Faure.....	» 15
<i>Syndicalisme et Révolution</i> , par le docteur Pierrot.....	» 10

<i>Pages d'histoire socialiste</i>	» 25
<i>Le grand fléau</i> , par E. Girault.....	» 20
<i>Les deux méthodes du syndicalisme</i> , par P. Delessalle.....	» 10
<i>La Peste religieuse</i> , par Most.....	» 05
<i>Entretien d'un philosophe avec la maréchale de ***</i> , par Diderot.....	» 10
<i>Grève générale réformatrice et grève générale révolutionnaire</i>	» 10
<i>Les Temps nouveaux</i> , par P. Kropotkine.....	» 25
<i>Arguments Anarchistes</i> , Armand Beaure.....	» 20
<i>Dieu n'existe pas</i> , Dikran-Elmassian, Sébastien Faure, Michel Bakounine.....	» 10
<i>La Question sociale</i> , Sébastien Faure.....	» 10
<i>En Communisme</i> , André Mounier.....	» 10
<i>Lettres de Pioupiou</i> , Fortuné Henry.....	» 10
<i>A bas les morts!</i> Ernest Girault.....	» 05
<i>Quelques idées fausses sur l'anarchie</i> , par le docteur M. N.....	» 05
<i>Aux Femmes</i> , Urbain Gohier.....	» 05
<i>Anarchie-Communisme</i> , Kropotkine, couverture de Lochard.....	» 10
<i>Aux jeunes gens</i> , par Kropotkine, couverture de Rouville.....	» 10
<i>L'Anarchie</i> , par Girard.....	» 05
<i>Déclarations</i> , par Etiévant, couverture par Jehannet.....	» 10
<i>Électeur, écoute</i> , par A. Lorulot.....	» 10
<i>Le Parti du Travail</i> , par Poujet.....	» 10
<i>Travail et surmenage</i> , par le D ^r Pierrot.....	» 15
<i>L'immoralité du mariage</i> , par Chaughî.....	» 10

<i>Légitimation des actes de révolte</i> , par G. Etiévant.....	» 10
<i>Communisme expérimental</i> , par Fortuné Henry.....	» 10
<i>Le parlementarisme et la grève générale</i> , par Friedberg.....	» 10
<i>Bases du syndicalisme</i> , par E. Poujet.....	» 10
<i>Le Syndicat</i> , par E. Poujet.....	» 10
<i>Au Lendemain de la grève générale</i>	» 20
<i>La Crosse en l'air</i>	» 05
<i>A bas le Czar! Vive la Révolution russe!</i>	» 05
<i>La Grève générale révolutionnaire</i>	» 20
<i>L'Etat; son rôle historique</i> , par Kropotkine.....	» 25
<i>Le Patriotisme</i> , par un bourgeois, et <i>Défense d'Émile Henry</i>	» 15
<i>Au Café</i> , par Malatesta.....	» 20
<i>La Vache à lait</i> , par G. Yvetot.....	» 20
<i>Le Mensonge patriotique</i> , par Merle.....	» 10
<i>L'Antipatriotisme</i> , par Hervé.....	» 10
<i>Députés contre Electeurs</i> , par Gayvallet.....	» 10
<i>L'Éducation de demain</i> , par A. Laisant.....	» 10
<i>La Grève générale</i> , par Aristide Briant.....	» 05

Par la Poste, 0,05 centimes en plus

<i>Œuvres posthumes de Louise Michel</i>	» 75
<i>Le même</i> , par la poste.....	» 85
<i>Une Colonie d'enfer</i> , par E. Girault.....	» 3
<i>La Bonne Louise</i> , par la poste.....	» 3

CHANSONS

<i>Le Vagabond, Germinal, Les Abeilles</i>	» 10
<i>La Carmagnole avec les couplets de 1793, 1869, 1883, etc.</i>	» 10
<i>L'Internationale, Crevez-moi la sacoche, Le Politicien</i> , de E. Pottier.....	» 10
<i>Ouvrier prends la machine, Qui m'aime me suive, Les Briseurs d'images</i>	» 10
<i>La Chanson du Gars, A la Caserne, Viv'ment, brav' Ouvrier, etc.</i>	» 10
<i>J'n'aime pas les Sergots, Heureux temps, Le Drapeau rouge</i>	» 10
<i>Le Réveil, La Chanson du Linceul</i>	» 10
<i>Hymne révolutionnaire espagnol, Debout! frères de misère, Les Affranchis</i>	» 10
<i>La Marianne, Pendeurs et Pendus, Fraternité</i>	» 10
<i>Le Chant des Révoltés, Paix et Guerre, Le Chant du Pain</i>	» 10
<i>Le Père Peinard, Harmonie, Quand viendra-t-elle?</i>	» 10
<i>Bonhomme en sa maison, Hymne anarchiste</i>	» 10
<i>L'Or, poésie révolutionnaire</i>	» 10
<i>Némésis, poésie anarchiste</i>	» 10

Par la poste, 0,05 centimes en plus

L'Ordre est composé et imprimé par des ouvriers syndiqués.



Le Gérant : JEAN PEYROUX

Limoges. — IMPRIMERIE OUVRIÈRE, rue Darnet 9